



HAL
open science

Vers une théorie communicationnelle de la société

Arnauld Leclerc

► **To cite this version:**

Arnauld Leclerc. Vers une théorie communicationnelle de la société. *Raisons politiques*, 2018, 71 (3), pp.119-144. 10.3917/rai.071.0119 . hal-02123883

HAL Id: hal-02123883

<https://hal.science/hal-02123883v1>

Submitted on 13 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

VERS UNE THÉORIE COMMUNICATIONNELLE DE LA SOCIÉTÉ

Les séminaires de Jürgen Habermas et Jean-Marc Ferry comme outils d'élaboration conceptuelle

[Arnauld Leclerc](#)

Presses de Sciences Po | « Raisons politiques »

2018/3 N° 71 | pages 119 à 144

ISSN 1291-1941

ISBN 9782724635508

DOI 10.3917/rai.071.0119

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-raisons-politiques-2018-3-page-119.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.

© Presses de Sciences Po. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Vers une théorie communicationnelle de la société

Les séminaires de Jürgen Habermas et Jean-Marc Ferry comme outils d'élaboration conceptuelle

Arnauld Leclerc

À l'origine, le mot *Seminarium* désignait la semence, la pépinière et par extension le « principe vital d'un phénomène ¹ ». C'est en ce sens que le mot apparut pour la première fois en français en 1551. Mais ce fut seulement en 1893 que le mot émergea en France pour désigner « un groupe d'étudiants dirigés par un professeur ». Plus d'un siècle fut nécessaire pour que l'idée allemande du séminaire pénétra en France.

En effet, ce fut à l'Université de Göttingen en 1737 que le « séminaire » au sens moderne émergea ². Il fut alors conçu comme une préparation à l'enseignement ; les étudiants y suivaient des leçons, mais surtout y réalisaient des exercices et échangeaient sur leurs expériences de visites d'écoles. Le séminaire abordait de nombreux thèmes allant des mathématiques aux langues anciennes, tout en tentant de répondre à la question : « Comment enseigner un tel sujet ? »

Cette nouvelle pratique connut une inflexion décisive en 1787 avec le philologue Friedrich August Wolf qui introduisit deux éléments nouveaux : d'une part, le séminaire reposa sur la participation des étudiants sélectionnés et d'un niveau avancé dont la contribution était un texte écrit soumis à la discussion ; d'autre part, le séminaire devint disciplinaire en étant ici centré sur l'étude des textes classiques des Anciens en latin ou en grec. C'est ce modèle qui obtint très vite une grande réputation et fut dupliqué. C'est lui aussi que reprit Wilhelm von Humboldt lors de la création de l'Université de Berlin en 1810 tout en l'intégrant dans son manifeste de l'Université moderne ³ comme symbole de l'articulation de la recherche et de l'enseignement et comme emblème du processus de *Bildung*, c'est-à-dire d'une formation réfléchie de soi.

1 - Voir l'article « Séminaire » sur le site du Centre nationale des ressources textuelles et lexicales : disponible sur <http://www.cnrtl.fr/etymologie/seminaire> (consulté le 28 janvier 2018).

2 - Pour l'histoire de la forme séminaire, voir Otto Kruse, « The origins of writing in the disciplines. Traditions of seminar writing and the Humboldtian ideal of the research university », *Written Communication*, 2006, vol. 23, n° 3, p. 331-352.

3 - Wilhelm von Humboldt, « Über die innere und äussere Organisation der höheren wissenschaftlichen Anstalten in Berlin », in *Wilhelm von Humboldts Gesammelte Schriften*. Hrsg. Von der Königlich Preußischen Akademie der Wissenschaften, 17 Bde. Akademie-Ausgabe, 2. Abtei-

Le séminaire s'imposa très vite comme un vecteur majeur des mutations de l'enseignement et de la recherche en Allemagne, mais aussi ailleurs dans le monde. Son succès se mesure quantitativement : par exemple, entre 1882 et 1907, on ne recensa pas moins de 176 créations de séminaires dans les seules Universités de Prusse⁴. En 1910, la moitié du budget de l'Université de Berlin était dédié aux différents séminaires. Le séminaire fut aussi le vecteur d'une créativité institutionnelle importante : en Allemagne, il fut le lieu d'où naîtront progressivement les laboratoires de recherche autour du professeur en charge du séminaire et de son équipe ; aux États-Unis, le séminaire donna naissance aux départements au sein des facultés dès la fin du 19^e siècle. En 1872, l'Université de Strasbourg expérimenta un nouveau système dans lequel chaque discipline possédait un séminaire doté d'une bibliothèque et d'un budget autonome. Ce système se généralisa partout en Allemagne. Sous cet angle, le séminaire fut à la fois un outil de restructuration de l'enseignement universitaire et un outil de professionnalisation de la recherche. La figure du professeur encyclopédiste céda alors progressivement la place à celle du professeur spécialiste d'un sujet. Le séminaire fut aussi le trait d'union entre les universitaires et les instituts de recherche extra-universitaires (hier les sociétés savantes et les académies, aujourd'hui les instituts de la Société Max Planck). Finalement, le séminaire devint l'emblème de l'Université moderne définie par Humboldt qui essaima un peu partout dans le monde.

Son succès conduisit à une complexification de cet outil. Sous cet angle, Jürgen Habermas constitue un exemple significatif. Dans son immense biographie du philosophe allemand, Stefan Müller-Doohm a recensé l'essentiel des séminaires réalisés par Habermas⁵. Or cette forme intègre, en réalité, de multiples sous-formes : des travaux de groupe (*Arbeitsgemeinschaft*), des invitations de chercheurs pour discussion (*Kolloquium*), des séminaires d'initiation à la recherche pour des étudiants débutants (*ProSeminar*), des séminaires doctoraux ou avancés réservés aux jeunes chercheurs (*Seminar*), des leçons ou conférences du maître (*Vorlesungen*), etc. Dans tous les cas, le séminaire incorpore les traits communs suivants⁶ : (a) une recherche collaborative menée en petit groupe avec un haut niveau d'engagement des participants ; (b) une forme

lung: Politische Denkschriften I, Hrsg. v. Bruno Gebhardt, Band 10, 1. Band : 1802-1810 : Politische Denkschriften, Berlin, B. Behr's Verlag, 1903 [1810], p. 250-260. Une version française existe : « Sur l'organisation interne et externe des établissements scientifiques supérieurs à Berlin », in Luc Ferry, Alain Renaut, Jean-Pierre Pesron (dir.), *Philosophie de l'Université*, Paris, Payot, 1979, p. 321-329.

4 - Voir Christophe Charle, « Patterns », in Walter Rüegg (dir.), *A History of the University in Europe*, vol. 3, *Universities in the Nineteenth and Early Twentieth Centuries (1800-1945)*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 60. C. Charle s'appuie sur les travaux de McClelland. Bernhard von Brooke en compte lui 156 : Bernhard vom Brocke, « Verschenkte Optionen. Die Herausforderung der Preussischen Akademie durch neue Organisationsformen der Forschung um 1900 », in Jürgen Kocka, Rainer Hohlfield, Peter Th. Walther (dir.), *Die Königlich Preussische Akademie der Wissenschaften zu Berlin im Kaiserreich*, Berlin, Akademie Verlag, 1999, p. 119-147.

5 - Stefan Müller-Doohm, *Jürgen Habermas. Une biographie*, trad. fr. Frédéric Joly, Paris, Gallimard, 2018, p. 483-489.

6 - Otto Kruse, « The origins of writing in the disciplines... », art. cité ; p. 348.

d'auto-apprentissage reposant sur l'autonomie de chaque participant ; (c) l'étude directe des textes-source par les participants ; (d) l'apprentissage des pratiques de recherche propre à chaque discipline ou objet transversal ; (e) l'absence d'instructions sur la nature des écrits qui alimentent le séminaire ; (f) une discussion intensive centrée sur le fond et délaissant volontairement la forme du texte ou le processus d'écriture.

Du point de vue de l'histoire des idées, le séminaire peut être vu comme une sorte d'« atelier de fabrication » du philosophe. Notre hypothèse ici est que le séminaire remplit une double fonction. D'un côté, il permet de pénétrer au cœur du processus d'édification d'une œuvre intellectuelle ou du moins d'une part du processus de construction d'une œuvre conceptuelle. Après tout, une partie des intellections peut relever d'un travail plus intime à base de lectures, de discussions avec des proches, de formation d'intuitions qui seront ensuite retravaillées. Reste que le séminaire de recherche demeure le lieu où apparaît en public pour la première fois une série d'intuitions et d'intellections qui sont soumises au débat. Pour l'historien de la pensée, le séminaire constitue une loupe permettant de saisir le processus de confrontation des idées, des visions, de tester et valider des hypothèses et finalement d'édifier une cohérence d'ensemble d'un schéma théorique. D'un autre côté, le séminaire n'est pas seulement un lieu d'élaboration intellectuelle dans le cadre d'une démarche philosophique. Il est aussi un lieu de socialisation et de construction d'une école de pensée en même temps qu'il constitue le point de départ de la diffusion de cette pensée, de sa valorisation dans les espaces académiques, mais aussi extra-académiques.

Pour approfondir cette hypothèse, nous nous appuyerons sur deux corpus : d'un côté, les séminaires menés par Jürgen Habermas durant la décennie des années 1970 ; d'un autre côté, les séminaires menés par Jean-Marc Ferry dans les années 2010. Ce choix repose sur l'extrême proximité entre ces deux philosophes. Jürgen Habermas et Jean-Marc Ferry relèvent d'une même famille de pensée : celle des concepteurs et défenseurs d'une théorie communicationnelle de la société. Ici la communication est entendue au sens étymologique d'un partage de raisons à travers le processus d'argumentation. Les deux philosophes n'ont pas seulement en commun une amitié, un même cadre théorique et une même formation puisant dans la philosophie allemande de Kant à Marx principalement. Ils ont aussi abordé sensiblement au même moment les mêmes questions : entre autres celle de la fondation ultime de la raison à travers le débat avec Apel (*Letzbegründung*)⁷, la question morale à travers une « éthique de la discussion » (*Diskursethik*)⁸, la question de la justice politique

7 - Sur la question de la fondation ultime, voir : Jürgen Habermas, *Morale et Communication*, trad. fr. Christian Bouchindhomme, Paris, Éditions du Cerf, 1986 [1983] ; Jean-Marc Ferry, *Habermas, l'éthique de la communication*, Paris, PUF, 1987 en particulier le chap. 10 et Jean-Marc Ferry, *Philosophie de la communication, tome 1 — De l'antinomie de la vérité à la fondation ultime de la raison*, Paris, Éditions du Cerf, 1994.

8 - Sur la question éthique, voir : Jürgen Habermas, *De l'éthique de la discussion*, trad. fr. Mark Hunyadi, Paris, Éditions du Cerf, 1992 [1991] ; Jean-Marc Ferry, *Les puissances de l'expérience*, t. 2, Paris, Éditions du Cerf, 1991 et *L'éthique reconstructive*, Paris, Éditions du Cerf, 1996.

à travers le débat avec John Rawls⁹, l'interrogation sur la nature de l'intersubjectivité, la question d'une contribution positive des religions au sein de l'espace public¹⁰.

Malgré ce patrimoine commun de questionnements, il demeure des éléments appartenant en propre à chacun des penseurs. Que l'on songe aux développements consacrés aux ordres du discours¹¹ approfondis ensuite par les grammaires de la communication¹², ou que l'on songe à son éthique reconstructive, aucune de ces constructions théoriques de Jean-Marc Ferry n'a d'équivalent dans l'œuvre de Habermas. À l'inverse, le philosophe de Francfort a porté une attention très soutenue à l'épistémologie des sciences, à la théorie de la démocratie, à un commentaire élaboré de toutes les formes de l'actualité politique. Au-delà, l'appartenance à une même famille de pensée n'interdit pas l'existence de querelles. Parmi celles-ci, l'Europe politique apparaît comme un exemple emblématique des divergences de vues entre les deux philosophes : tandis que Jean-Marc Ferry récusé, depuis le départ, le modèle de l'État fédéral pour l'Europe, Habermas le soutint longtemps à bout de bras avant de se rétracter plus récemment¹³.

Cependant, cette filiation commune dans les manières de faire et de penser ne doit pas occulter les contextes qui, à quarante ans de distance, ont façonné les contours et les contenus des séminaires. Cette étude débutera par l'exploration de ces contextes. Après quoi, nous tenterons de rendre compte du séminaire comme d'un élément du processus d'édification conceptuelle d'une œuvre. Enfin, nous évaluerons le séminaire comme élément d'un processus socialisation à une œuvre et de diffusion de celle-ci¹⁴.

9 - Sur la discussion de la théorie de la justice de Rawls, voir : Jürgen Habermas et John Rawls, *Débat sur la justice politique*, trad. fr. Rainer Rochlitz, Paris, Éditions du Cerf, 1997 [1995] et plus récemment son texte dans Jürgen Habermas, *Nachmetaphysisches Denken II. Aufsätze und Repliken*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 2012, p. 277-307 ; Jean-Marc Ferry, *Philosophie de la communication, tome 2 — Justice politique et démocratie procédurale*, Paris, Éditions du Cerf, 1994.

10 - Sur la question des religions dans l'espace public, voir : Jürgen Habermas et Joseph Ratzinger, *Raison et religion. La dialectique de la sécularisation*, trad. fr. Jean-Louis Schlegel, Paris, Salvator, 2010 et Jürgen Habermas, *Entre naturalisme et religion*, trad. fr. Christian Bouchindhomme et Alexandre Dupeyrix, Paris, Gallimard, 2008 ; Jean-Marc Ferry, *La religion réflexive*, Paris, Éditions du Cerf, 2010, Jean-Marc Ferry, *Les lumières de la religion* (entretien avec Élodie Maurot), Paris, Bayard, 2013 et Jean-Marc Ferry, *La religion et la foi. Une philosophie de la religion*, Paris, Pocket Agora, 2016.

11 - Dans le premier tome des *Puissances de l'expérience*, Jean-Marc Ferry analyse les actes du discernement puis les ordres du discours entendus comme des langages articulés par des grammaires que sont la narration, l'interprétation, l'argumentation, la reconstruction.

12 - L'analyse des ordres du discours est prolongée dans *Les grammaires de l'intelligence* par la distinction de la grammaire iconique avec sa logique d'association, de la grammaire indiciariaire avec sa logique d'imputation, de la grammaire verbale et sa logique de différenciation et de la grammaire discursive avec sa logique de validation.

13 - Sur ce thème, voir Arnauld Leclerc, « Prendre l'Europe au sérieux. Penser philosophiquement un objet politique non identifié », in Quentin Landrenne (dir), *La philosophie reconstructive en discussion. Dialogues avec Jean-Marc Ferry*, Éditions du Bord de l'eau, 2014, p. 121-176.

14 - L'auteur de cet article a suivi le séminaire de Jürgen Habermas relatif à la théorie politique donné au Collège international de philosophie en 1997 et a bénéficié d'une série d'entretiens

Les « séminaires du jeudi » : contenus et contextes

Interrogé sur la manière de faire vivre sa future chaire de philosophie de l'Europe au printemps 2011, Jean-Marc Ferry se référa immédiatement au « modèle de Habermas » tel qu'il l'avait lui-même observé lors de son séjour auprès du maître à Francfort en 1986. Ce modèle repose sur « un séminaire du jeudi » complété par un *kolloquium a minima*. Habermas lui-même avait importé à Francfort, dès les années 1960, ce modèle observé auprès de son propre directeur de thèse à Marbourg. Wolfgang Abendroth, qui fut l'un des très rares universitaires allemands d'après-guerre à assumer sa proximité intellectuelle avec le communisme, fut dépeint par Habermas comme « un professeur engagé au pays des suiveurs¹⁵ ». Alors qu'il ne parvenait pas à trouver un directeur de thèse, Habermas fut invité au séminaire doctoral du jeudi (*Oberseminar*) d'Abendroth dans lequel il fit l'expérience majeure d'une discussion libre exempte de toute hiérarchie, de toute vanité et de toute orthodoxie¹⁶. C'est cette expérience qu'il entendit reproduire et que Jean-Marc Ferry souhaita prolonger. Ce *continuum* indéniable traduit une fidélité à la « libre discussion » à la fois profonde et organisée. Mais il ne doit pas masquer le poids des contextes à la fois historiques et académiques qui ont pesé sur ces séminaires : ils ont façonné partiellement à la fois les conditions d'exercice et les contenus.

Le séminaire de Jürgen Habermas dans les années 1970

Fin 1971, Jürgen Habermas quitte l'Université de Francfort et donc l'Institut de recherche sociale plus connu sous le nom d'École de Francfort. Il se retire alors à Starnberg, petite ville à 25 km de Munich en acceptant le poste de co-directeur de l'Institut Max Planck pour la recherche sur les conditions de vie dans le monde scientifique et technique. C'est le début d'une décennie singulière dans la carrière de Habermas qui va se clore en 1981 avec la publication de son *opus magnum Theorie des kommunikativen Handelns*¹⁷, sa réintégration à l'Université Goethe de Francfort et le franchissement d'une étape majeure vers une reconnaissance internationale.

avec le philosophe de Francfort. Il a également codirigé l'ensemble des séminaires menés avec Jean-Marc Ferry dans le cadre de la Chaire de philosophie de l'Europe qu'il a lui-même initié en 2011.

15 - Jürgen Habermas, « Partisanenprofessor im Lande der Mitläufer », *Die Zeit*, 29 avril 1966.

16 - Habermas démarra sa carrière comme journaliste scientifique rendant compte des travaux et colloques dans de nombreux journaux. Lorsqu'il ne parvint plus à en vivre, il s'orienta sur le tard vers la carrière académique. Âgé de près de 30 ans, plusieurs figures professorales importantes refusèrent de diriger son habilitation : Helmut Schelsky, Helmuth Plessner, Arnold Bergstraesser... Ce fut son ami Spiros Simitis qui le poussa à joindre « le seul marxiste de l'université allemande ». Habermas a souvent rappelé, par la suite, que la liberté de ton et de discussion avec Abendroth à Marbourg était sans équivalent en particulier avec ce qu'il avait déjà vu au sein de l'École de Francfort. Sur ces points, voir : Stefan Müller-Doohm, *Jürgen Habermas. Une biographie*, Paris, Gallimard, 2018, p. 110-111.

17 - L'ouvrage fut traduit en 1987 par Jean-Marc Ferry : Jürgen Habermas, *Théorie de l'agir communicationnel*, 2 volumes, Paris, Fayard, 1987.

Cette décennie allant de 1968 à 1981 fut d'abord extrêmement tourmentée sur le plan politique pour la figure montante de la gauche radicale. Dès 1959, Habermas s'opposa avec le SDS (le mouvement socialiste étudiant) à la réorientation du SPD à Bad Godesberg. Dans les années 1960, il resta proche de ces mouvements sur la cause du Vietnam, du pacifisme, etc. Lors de son arrivée à Francfort en 1964 au sein de l'Institut de recherche sociale en lieu et place de Horkheimer, Habermas était déjà considéré comme le mentor de la gauche radicale avec tous ses assistants (parmi lesquels Claus Offe et Oskar Negt). De plus, le mouvement de protestation étudiante en 1967-1968 exprimait de fortes attentes à l'égard de l'École de Francfort. Or, Theodor Adorno se tint sur la réserve ; Horkheimer était dans sa retraite en Suisse ; Marcuse se trouvait aux États-Unis et ne fit que quelques voyages en Allemagne pour y délivrer une parole écoutée et influente. Seul Habermas fut un acteur majeur, invité partout et participant à l'essentiel des réunions. Il y défendait la légitimité du mouvement de protestation invoquant la nécessité de démocratiser la République fédérale et de politiser la société.

Néanmoins, il ne cessa de mettre en garde le mouvement étudiant contre la tentation de la violence que prônait Rudi Dutschke ou Hans-Jürgen Krahl. Le 9 juin 1967, dans un congrès finissant à Hanovre, Habermas revint au micro pour dénoncer la posture de Dutschke en faveur d'une opposition extra-parlementaire qu'il qualifia de « fascisme rouge ». La formule fut amplement reprise par la presse et une partie importante des étudiants rangèrent Habermas au rang des « réactionnaires ». Un an plus tard, au congrès des étudiants et lycéens de Francfort, il récidiva en dénonçant les « lapolissades » et les « états hallucinatoires » véhiculés par les leaders de la gauche radicale¹⁸. Dans le courant de l'année 1968, l'antagonisme ne cessa de se développer entre la fraction violente de la gauche radicale et le philosophe. Pour autant, il continua d'être l'un des rares intellectuels invités. La coupure était d'autant plus forte pour Habermas que la majeure partie des cadres intellectuels de la gauche radicale était constituée de ses propres assistants.

La tourmente de 1967-1968 eut aussi des répercussions majeures sur le terrain académique. Tout d'abord, Habermas se trouva en opposition frontale vis-à-vis d'une partie de ses assistants, en particulier Oskar Negt qui défendait le maintien d'une ligne socialiste radicale fustigeant la conversion à un « libéralisme de gauche » de Habermas. Dès 1968, il dirigea un ouvrage très critique intitulé *La Gauche répond à Habermas*¹⁹ qui incluait une condamnation de la position de Habermas y compris par son propre directeur de thèse : Wolfgang Abendroth. D'une manière exceptionnelle dans sa carrière, Habermas décida de ne pas y répondre tout en protestant auprès de l'éditeur. Ensuite, Jürgen

18 - Les textes de la querelle entre Habermas et Dutschke ont été réédités dans Rudi Dutschke, *Geschichte ist machbar*, Berlin, Wagenbach, 1992. La position de Habermas et de l'École de Francfort durant ce mouvement sont finement analysées dans Rolf Wiggerhaus, *L'École de Francfort. Histoire, développement, signification*, Paris, PUF, 1993 [1986], p. 592-617.

19 - Oskar Negt (dir.), *Die Linke antwortet Jürgen Habermas*, Francfort-sur-le-Main, Europäische Verlagsanstalt, 1968.

Habermas dut faire face à la revendication des étudiants de déterminer eux-mêmes les programmes des cours et le sujet des séminaires. Cette contestation s'installa jusqu'au cœur de son séminaire de l'hivers 1968-1969 consacré aux « Problèmes d'une théorie matérialiste de la connaissance ». Le journal populaire *Stern* parvint à obtenir une photographie de cette contestation au milieu du séminaire se déroulant dans la bibliothèque de l'Institut de philosophie. Il la publia avec le titre « La révolution dévore ses pères ». Habermas accepta la discussion, mais refusa de céder à cette pression. Le 14 novembre 1968, l'activiste Hans Imhoff exigea, au cours de ce même séminaire, de faire lui-même la leçon sur la base d'un « nouveau style ». Imhoff fustigea Habermas en imitant sa prononciation nasalisée. Finalement, il y eut un vote dans le séminaire dans lequel Habermas fut mis en minorité. Il décida alors d'ajourner sa leçon. Au même moment, l'Institut de recherche sociale dirigé par Adorno fut envahi et occupé pendant dix jours. Ce dernier finit par appeler la police et faire évacuer le bâtiment ce qui tendit lourdement les relations. Habermas défendit la décision d'Adorno tandis que Marcuse la condamna des États-Unis. Pour Habermas, l'ambiance devenait très lourde à Francfort sinon irrespirable et il devenait très difficile de pouvoir faire ses recherches et enseigner.

La situation se compliqua avec la mort de Theodor Adorno. La direction de l'École de Francfort fut alors à nouveau proposée à Habermas (elle l'avait été en 1964 à son arrivée à la place de Horkheimer) qui la refusa car il trouvait la charge administrative trop lourde et surtout ne s'estimait pas appartenir à cette école intellectuellement. En effet, Habermas a toujours estimé que la théorie critique de l'École défendue par Horkheimer et Adorno avait été un échec et nécessitait d'être totalement refondée. C'est d'ailleurs cette pomme de discorde latente qui est à l'origine de la détestation de Horkheimer pour Habermas. Celui-ci proposa de nommer, à la succession d'Adorno, un philosophe critique éloigné du marxisme orthodoxe et ayant un parcours international. Il proposa le philosophe polonais Leszek Kolakowski. Le département de philosophie publia alors une lettre ouverte pour contester publiquement ce choix, lettre à laquelle Habermas répondit en demandant que l'École de Francfort ne se borna pas à recruter des « croyants marxistes orthodoxes ». Kolakowski fut finalement choisi, mais il déclina l'offre au vu de la situation conflictuelle sur place. Cet épisode acheva de convaincre Habermas qu'il devait s'éloigner de Francfort tant ses conditions de travail y étaient devenues difficiles.

Tant qu'il apparaissait comme le mentor de la contestation étudiante, Habermas avait reçu de nombreuses offres de postes alléchantes à Hanovre, à Constance, à Berlin, ou encore de création de chaires en son honneur y compris de l'UNESCO. Une fois, sa réputation de leader intellectuel des gauchistes entamée, les offres cessèrent. Seul, le physicien Carl Friedrich von Weizsäcker lui proposa de prendre la co-direction à ses côtés d'un nouvel institut de la société Max Planck que Weizsäcker avait contribué à fonder à l'après-guerre. Ce spécialiste de la physique quantique avait travaillé durant la guerre à doter l'Allemagne de l'arme atomique. Après-guerre, il consacra son travail à dénoncer le danger du nucléaire, à alerter sur les menaces pesant sur l'environnement et à interroger le rôle de la science dans le monde moderne. Ce fut

précisément l'objet assigné à l'Institut Max Planck pour la recherche sur les conditions de vie dans le monde scientifique et technique qui s'ouvrit à Starnberg. Weizäcker souhaitait qu'un éminent chercheur en sciences sociales maniant la philosophie et la sociologie puisse l'aider. Il se tourna vers Habermas dont les travaux critiques sur la science étaient célèbres. Habermas, après une longue hésitation, prit son nouveau poste fin 1971. Il ne déménagea pas et se donna un an pour évaluer la situation. Finalement, en 1972, il s'installa à Starnberg, où il se fit construire une maison contemporaine inspirée par celle de Wittgenstein à Vienne.

De 1972 à 1975, le séminaire de Starnberg fut interrompu ; Habermas était absorbé par l'administration de l'Institut, par la constitution difficile de son équipe (quinze postes d'assistants), par les conflits interpersonnels. Pourtant l'Institut fut le lieu d'un travail colossal et à la source de nombreuses publications. Habermas lui-même dut ralentir son rythme de publications entre 1972 et 1975 tout en signant deux ouvrages importants liés à l'actualité : l'un sur la crise économique, l'autre sur l'avenir du marxisme²⁰. Le quotidien de l'Institut était très difficile. Claus Offe et Günther Frankenberg ont tous deux témoigné d'une atmosphère catastrophique dûe aux vives rivalités qui persistaient entre les membres. La pause du café du matin, sensé être l'un des moments d'échange privilégié et propice à apaiser les tensions, devint très vite le moment d'une joute intellectuelle pendant lequel, comme Offe le souligna, s'exprimait le mépris des uns pour les autres ; l'isolement de Starnberg conduisit aussi au désœuvrement, à l'alcoolisation récurrente, à une négligence de soi grandissante²¹.

Habermas souffrit de cette situation et de son absorption dans la direction de l'Institut pour laquelle il n'avait aucun goût. Dès 1972, il entreprit des démarches pour intégrer l'Université Ludwig Maximilian de Munich. Mais l'opposition des philosophes conservateurs conjuguée à celle du ministre bavarois de l'Éducation conduisirent à un rejet. À Starnberg, le dialogue entre le groupe Weizäcker et celui de Habermas se révéla de plus en plus délicat en raison d'un langage de moins en moins commun. L'objectif d'interdisciplinarité fut peu ou prou abandonné. Les tensions étaient courantes entre les trente cinq membres de l'Institut. Les perspectives étaient d'autant plus incertaines que Weizäcker se rapprochait de l'âge de la retraite ; la société Max Planck décida alors d'abandonner le versant de sciences dures relevant de Weizäcker et de se recentrer sur un Institut de sciences sociales uniquement. Ralf Dahrendorf fut contacté pour épauler Habermas. De son côté, Habermas souhaitait entretenir des liens avec les sociologues de l'Université de Munich. Il fut même

20 - Respectivement Jürgen Habermas, *Legitimationsprobleme in Spätkapitalismus*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1971 (*Raison et légitimité. Problèmes de légitimation dans le capitalisme avancé*, trad. fr. Jean Coste, Paris, Payot, 1978) et *Zur Rekonstruktion des historischen Materialismus*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1976 (traduit partiellement *Après Marx*, trad. fr. Jean-René Ladmiral et Marc de Launay, Paris, Fayard, 1985).

21 - Sur la description de l'ambiance à Starnberg et les témoignages de Offe et Frankenberg, voir Stefan Müller-Doohm, *Jürgen Habermas. Une biographie*, op. cit., p. 199-200.

à nouveau candidat à la Maximilian's Universität à partir de 1979. Là encore, les autorités universitaires et le Ministre bavarois de la Culture Hans Maier organisèrent une campagne de dénigrement de Habermas avant d'imposer un refus. Le philosophe en fut profondément meurtri. Rétrospectivement, il jugea qu'il avait commis une erreur dans sa carrière académique en acceptant un poste à l'Institut Max Planck de Starnberg, période pendant laquelle il posa pourtant les bases de sa théorie communicationnelle, déployée durant les quarante ans suivantes²². Durant l'été 1980, Habermas dispensa un séminaire à Berkeley, en Californie, et saisit cette occasion pour réfléchir à son choix de carrière. Il déclina la proposition de poste de l'Université de Berkeley, et accepta celle qui lui était faite par l'Université Goethe à Francfort. L'Institut de Starnberg fut finalement fermé deux ans plus tard.

Au début des années 1970, Habermas pouvait encore écrire : « Les séminaires doivent servir à créer un certain savoir de base, commun à l'ensemble des collaborateurs travaillant dans le domaine des sciences sociales, et surtout servir à établir certains critères présidant au travail et à la discussion – critères qui (...) n'auront pas vocation à être remis en cause²³. » Une telle ambition ne résista pas à la tourmente de ces années de révolte. De 1968 à 1971, Habermas dut affronter la contestation étudiante au sein de son séminaire ce qui le conduisit à limiter l'exercice à ses seuls assistants. Il dut aussi faire face à une partie de ses propres assistants radicalisés qui le contestèrent sur le plan politique. Là encore, il n'eut d'autre choix que de se retirer à Starnberg pour tenter d'y maintenir une discussion libre mais organisée après avoir écarté les plus radicalisés. Pourtant, là encore, face aux conflits interpersonnels entre ses assistants, et contraint de consacrer une grande partie de son temps aux tâches de direction administratives, il finit par renoncer à la formule du séminaire de 1972 à 1975. Après avoir tenté de relancer l'exercice durant deux ans, il abdiqua et se borna à des points d'avancement sur les travaux du programme collectif de recherche et à des invitations de chercheurs confirmés. Le séminaire cessa en 1976 et Habermas lui préféra la formule d'un cours magistral discuté. Ce ne fut qu'en 1983, après son retour à Francfort, qu'il restaura le séminaire comme la forme principale de son activité académique, dans un contexte plus apaisé, son œuvre étant désormais consacrée internationalement.

Le séminaire Ferry dans les années 2010

Le séminaire Ferry fut lancé à Nantes en 2011 dans un contexte infiniment moins lourd et tumultueux que celui de Habermas. Pourtant il démarrait lui aussi par une rupture avec l'institution historique de rattachement du philosophe : l'Université libre de Bruxelles (ULB) au sein de laquelle Jean-Marc Ferry travaillait depuis plus de vingt ans.

22 - *Ibid.*, p. 230.

23 - Cité in *ibid.*, p. 190.

En 2009, l'équipe des politistes de Nantes avait reçu Justine Lacroix comme professeure invitée. Au cours des discussions, celle-ci avait convaincu l'équipe en place de continuer ce système d'invitations en se tournant vers Jean-Marc Ferry qui apparaissait à chacun comme un penseur inaccessible, et accepta pourtant l'invitation sans hésitation. Lors de son séjour à Nantes en 2010, Jean-Marc Ferry fit part de sa volonté de continuer son activité de recherche alors qu'il atteignait l'âge de la retraite en Belgique et que l'ULB ne souhaitait pas déroger à cette limite.

Or, au même moment, l'Université de Nantes travaillait à un projet très avancé de constitution d'une filière d'études européennes. Dans ce projet, la possibilité de recruter un porteur lourd c'est-à-dire un universitaire de haut rang reconnu sur les questions européennes avait été évoquée à plusieurs reprises avec l'Université et les autorités locales. Si le projet de construction d'un cycle entier était en phase de finalisation, en revanche, le recrutement d'un universitaire de haut rang était resté à l'état de projet. L'offre faite par Jean-Marc Ferry constituait donc une opportunité sur un terrain déjà préparé. En moins de deux jours, les différents financeurs potentiels (les collectivités locales et l'Université de Nantes) validèrent le principe de la constitution d'une chaire dédiée à la philosophie de l'Europe qui viendrait couronner l'ouverture de la filière d'études européennes à Nantes. Le montage du dispositif prit quelques mois car il s'agissait d'inclure un salaire international de chercheur illustre, une assistante, un post-doctorat, une équipe dédiée, des budgets d'invitations pour le séminaire et un ou deux *kolloquium*, un budget pour les voyages à l'international. L'ensemble prit forme avec la conférence inaugurale de la chaire en septembre 2011 qui traçait les contours théoriques d'un programme de recherche sur plusieurs années visant à repenser l'objet européen à partir d'un « legs civilisationnel » ordonné autour de trois principes : civilité, légalité, publicité²⁴.

Ce séminaire demeure à ce jour en place. Le schéma de fonctionnement adopté fut directement emprunté à la pratique de Habermas et constitua une sorte de « rituel ». Au printemps précédant le lancement du séminaire, Jean-Marc Ferry propose un thème de recherche qui fait l'objet d'une première discussion. Les intellections construites qui lui sont associées par le philosophe sont alors mises en débat. L'équipe de chercheurs de la chaire explore ensuite les attentes théoriques, l'actualité du sujet, décline le thème en série de sous-questions et établit une première liste de contributeurs potentiels. Après quoi des invitations individualisées, souvent sous forme de lettres manuscrites, sont envoyées à chaque invité pressenti. Avant l'été – au pire à la rentrée de septembre – le programme est stabilisé : il comporte à la fois des leçons du philosophe et des invitations en proportion variable. Chaque conférencier a reçu une explicitation du thème du programme annuel de recherche et une question plus précise qui lui est adressée au vu de ses propres travaux antérieurs.

24 - Cette leçon inaugurale est accessible en ligne comme l'ensemble des matériaux issus des séminaires et des colloques de la Chaire de philosophie de l'Europe (<http://www.droit1.univ-nantes.fr/la-faculte-de-droit-et-des-sciences-politiques/chaire-de-philosophie-de-l-europe/grand-seminaire-kolloquium--861716.kjsp?RH=1340273892273>, consulté le 1^{er} février 2018).

Entre juin et septembre inclus, le philosophe s'éclipse pour préparer son séminaire et écrire de manière intensive. À la rentrée, il revient avec une série de textes écrits sous forme de « leçons ». Selon les années, ces manuscrits vont de 80 à 150 pages. Dans le cas de Jürgen Habermas, on possède de nombreux tapuscrits (de 150 à 250 pages) corrigés de sa main, constituant la matière du séminaire²⁵. L'année universitaire du séminaire se déroule en deux temps : une première phase, allant de septembre à mars, vise à explorer les différentes dimensions du sujet retenu dans une perspective interdisciplinaire ; une seconde phase, allant de mars à juin, vise à construire une proposition théorique d'analyse ou de résolution du problème soulevé dans une optique transdisciplinaire.

Chaque séance du séminaire s'organise autour d'une courte présentation de l'invité, d'un exposé d'environ une heure, et d'une discussion de même durée. La séance est systématiquement prolongée par une discussion en comité plus restreint au restaurant. Il est très fréquent que des points de discussion non élucidés dans la phase publique du séminaire le soient lors de la discussion privée. Cette seconde phase peut aussi avoir à l'occasion une fonction de rachat lorsque l'invité a été malmené dans la phase publique de la discussion. Un soir, il fallut même décaler la fermeture de la faculté pour qu'une discussion très houleuse sur l'interprétation du christianisme par Kant puisse être menée à son terme. Cette séquence de la discussion est souvent préparée soit en étant confiée à un discutant, soit en étant prise en charge par les organisateurs. Cette discussion organisée occupe bien souvent plus de la moitié du temps de discussion. C'est seulement à la fin de la séance que le public et les étudiants sont invités eux-mêmes à discuter avec l'invité.

Le rôle du séminaire dans le processus de construction d'une théorie

Jürgen Habermas et Jean-Marc Ferry ont une approche commune du séminaire et plus largement du *modus operandi* de la recherche philosophique. Le séminaire est conçu comme le lieu de l'énonciation d'intuitions et d'intellections élaborées en amont. Le théoricien y verbalise et teste des pistes d'analyse et d'argumentation nouvelles autour d'une question, même si l'architecture d'ensemble est acquise préalablement ; celles-ci sont susceptibles d'être enrichies, infirmées, reformulées par la discussion et les contributions des participants au séminaire. C'est donc le lieu où un discours structuré et cohérent s'ébauche et finit par se stabiliser. Mais ici on peut distinguer deux cas de figure dans la construction d'un discours théorique selon qu'il s'agit de décliner une

25 - Depuis les années 1990 au moins, Habermas avait pris l'habitude de distribuer le texte de ses leçons dès le démarrage du séminaire afin de permettre une discussion plus en profondeur. De la même manière, il exigeait de ses étudiants ou de ses invités des textes écrits qui servaient de base à la discussion. Habermas a souvent dit qu'il avait une moindre confiance dans les communications orales et privilégiait clairement l'écrit comme support de la pensée et de la discussion.

conceptualisation d'ensemble sur un nouveau thème (Ferry) ou de remanier la matrice théorique elle-même (Habermas).

Le séminaire Habermas ou l'émergence de la seconde théorie communicationnelle de la société

Le cas du séminaire de Jürgen Habermas durant les années 1970 correspond à une réorientation d'ensemble d'un discours théorique. Pour l'analyste, le séminaire est ici le lieu d'observation, d'identification de la fabrique des bifurcations intellectuelles qui se révéleront ensuite au grand jour à travers les publications. Sans entrer dans la discussion philosophique et technique, il est possible de repérer quelques traits majeurs de cette réorientation conceptuelle à travers deux séries de séminaires : ceux relatifs à la « théorie matérialiste de la connaissance » entre 1968 et 1970 ; ceux relatifs à la philosophie et sociologie du langage entre 1968 et 1971.

Dès le début des années 1960, Habermas considéra que le marxisme même critique avait dégénéré dans une forme de positivisme ce qui procédait d'une insuffisante réflexion épistémologique sur le statut du savoir produit. Ce fut l'axe directeur de sa série d'essais intitulés *Théorie et Pratique* qu'il publia dès 1963. Cette piste poursuivie tout au long des années 1960 le conduisit à explorer la possibilité d'une théorie communicationnelle de la société dont le fondement était une théorie de la connaissance. Cette stratégie théorique culmina avec son ouvrage *Connaissance et intérêt* en 1968. Habermas y analysait les différentes formes de connaissance comme dépendantes d'intérêts profondément ancrés dans la nature humaine. Chacune de ces connaissances mettait en scène une forme de la raison que l'analyse réflexive pouvait saisir. Ainsi le monde de la nature relevait de sciences empiriques orientées par un intérêt technique de manipulation des choses ; le monde social de l'interaction relevait de sciences herméneutiques orientées par un intérêt pratique d'orientation de l'action ; enfin, le monde de l'activité relevait de sciences critiques orientées par un intérêt émancipatoire.

Dès la publication de l'ouvrage, le philosophe Karl-Otto Apel – qui était le voisin de bureau de Habermas à l'école de Francfort – écrivit une lettre critique à Habermas. Le théoricien du systémisme Niklas Luhmann en fit autant. Plus tard, Fred Dallmayr publia un ouvrage collectif recensant les critiques²⁶. Deux points posèrent particulièrement problèmes : d'une part, les intérêts de connaissance étaient censés avoir un statut quasi-transcendantal peu clair sinon contradictoire. Chaque intérêt était à la fois une condition logique *a priori* d'un savoir tout en étant évolutif car historique. Habermas reconnut très vite qu'il y avait là une difficulté majeure. D'autre part, Habermas était accusé par Apel de confondre le projet théorique d'explication de la domination avec le projet pratique visant à l'éradiquer. Apel objectait donc que les deux acceptions de la

26 - Voir les articles de Karl-Otto Apel et Dietrich Böhler in Winfried Dallmayr (dir.), *Materialien zu Habermas' Erkenntnis und Interesse*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp Verlag, 1974 ; et aussi Thomas McCarthy, *The Critical Theory of Jürgen Habermas*, Cambridge, Polity Press, 1984, p. 92 et suiv.

critique n'obéissent pas aux mêmes règles alors que Habermas tendait à les fusionner derrière la notion d'autoréflexion (*Selbstreflexion*).

Dans ces conditions, on comprend que Habermas ait consacré trois séminaires successifs entre 1968 et 1970 à la question d'une théorie matérialiste de la connaissance. Au sein du séminaire, mais aussi en dehors, Habermas dialogua avec Apel et finit par reconnaître que la notion de critique pouvait s'entendre en deux sens incompatibles : soit la critique porte, au sens de Kant, sur les conditions de possibilité d'un sujet parlant et agissant ; soit la critique porte sur les contraintes inconscientes qui déterminent le sujet en pratique ce qui correspond à l'usage de la notion de critique dans la tradition de l'hégélianisme de gauche. De ce fait, Habermas fut contraint d'amender son système de pensée. D'une part, il se vit dans l'obligation d'abandonner le statut quasi-transcendantal des intérêts de connaissance. D'autre part, il dut préciser l'usage qu'il faisait de la notion de critique. Au cours du séminaire, il fut amené à réserver le vocable « critique » pour le processus de l'autoréflexion issue de la tradition hégélienne. En revanche, la démarche critique visant à spécifier les conditions logiques de fonctionnement de la communication fut désormais appelée une « reconstruction rationnelle ». Cette première réorientation construite au sein du séminaire dans le cadre du dialogue avec Apel se retrouva alors dans la postface éditée en 1972 de *Connaissance et intérêt*²⁷. Habermas y déclarait vouloir abandonner la démarche de l'autoréflexion au profit d'une reconstruction rationnelle. Cela signifiait aussi qu'il en revenait à Kant et délaissait la voie explorée de Fichte à Marx d'une théorie qui soit en même temps une *praxis*.

Cette orientation nouvelle se prolongea durant les séminaires à Starnberg en particulier dans les discussions et les travaux menés avec ses collaborateurs Klaus Eder et Rainer Döbert. Dans cette première phase des années 1970, la référence marxiste était ouvertement mise en cause. La publication de *L'Archipel du Goulag* accentua brusquement ce mouvement. Sous cet angle, l'avenir du marxisme était un sujet brûlant d'actualité. Habermas fut régulièrement interpellé sur ce point surtout après ses prises de distance avec les marxistes orthodoxes lors de la contestation de 1968 et sa relégation progressive de la philosophie de Marx dans son œuvre. Habermas mit cette question à son agenda dès 1971 en tentant d'explicitier ce qu'il pouvait retenir de Marx du point de vue d'une « reconstruction rationnelle ». Il fit valoir alors l'impossibilité de s'en remettre à une philosophie totale de l'histoire comme l'avait fait Marx. À la place, il proposa de construire une théorie du développement social qui rende compte à la fois de l'évolution de la société et des sujets agissant en son sein. Habermas commença donc à forger une analyse de la formation d'une compétence communicationnelle. En particulier, il chercha à établir un lien entre les étapes du développement cognitif mises en valeur par Piaget et les étapes du développement moral telles que décrites par Lawrence Kohlberg. Plus

27 - Voir Jürgen Habermas, « Postface », in *Connaissance et intérêt*, trad. fr. Jean-Marie Brohm, Paris, Gallimard, 1976 [1973], p. 333-373.

encore, Habermas soutint l'existence d'une homologie de structures entre l'ontogénèse et la phylogénèse, un peu comme l'avait fait Norbert Elias dans son analyse du processus de civilisation lequel traduisait à la fois une lente construction historique de la société et un apprentissage accéléré des codes comportementaux par chaque individu²⁸. Au sein même de son séminaire, cette bifurcation en direction d'un cadre général d'analyse se bornant à rendre compte de l'intégration sociale fut ouvertement critiquée. Ces réactions anticipèrent là encore les nombreuses critiques qu'il reçut en 1976 lors de la publication de son livre sur « la reconstruction du matérialisme historique ». Habermas fut dépeint et critiqué comme étant un « hérétique » et même un « anti-marxiste »²⁹.

Une seconde bifurcation apparut également au tournant des années 1970. Dès la fin des années 1960, Habermas avait commencé à se confronter aux théories du langage. Son collègue, ami et voisin Karl-Otto Apel avait fait de cette question l'axe directeur de son travail en particulier dans son *opus magnum Transformation der Philosophie*³⁰. À partir d'une confrontation entre la tradition de l'herméneutique, les travaux de Ludwig Wittgenstein sur le langage et ceux de Charles Sanders Peirce dans la tradition du pragmatisme américain, Apel soutint l'existence d'un nécessaire « tournant linguistique » de la philosophie obligeant celle-ci à se mettre à distance de la philosophie de la conscience qui domina de Descartes à Hegel au profit d'une philosophie de l'intersubjectivité. De 1969 à 1971, Habermas dédia quatre séminaires à la question de la théorie du langage dans le sillage des travaux d'Apel. Professeur invité à Princeton en 1971, Habermas préleva sur ses séminaires cinq leçons pour délivrer les « Christian Gauss Lectures ». Ces textes furent publiés au sein des « travaux préparatoires en vue de la théorie de l'agir communicationnel³¹ ». Dans ces textes issus des séminaires, Habermas rompt avec la conception classique du langage telle qu'elle fut développée de Platon à Husserl³². Le langage

28 - Voir en particulier la seconde partie relative à « l'esquisse d'une théorie de la civilisation » de Norbert Elias, *La dynamique de l'Occident*, trad. fr. Pierre Kamnitzer, Paris, Calmann-Lévy, 1975. Le rapprochement avec Élias n'est pas réalisé par Habermas car le travail de Norbert Elias ne fut connu en Allemagne qu'au cours des années 1970.

29 - Sur ces réactions, voir Stefan Müller-Doohm, *Jürgen Habermas. Une biographie*, op. cit., p. 207.

30 - Karl-Otto Apel, *Transformation de la philosophie*, trad. fr. Christian Bouchindhomme et Denis Trierweiler, Paris, Éditions du Cerf, 2010 [1973], en particulier le tome 2.

31 - Ces leçons issues des séminaires furent publiées en français sous le titre *Sociologie et théorie du langage*, trad. fr. Rainer Rochlitz, Paris, Armand Colin, 1995 et rééditées in Jürgen Habermas, *Parcours 1 (1971-1989)*, Paris, Gallimard, 2018, p. 25-158. En réalité, il s'agit de « conférences pour une fondation reposant sur la théorie du langage de la sociologie » [*Vorlesungen zu einer sprachtheoretischen Grundlegung der Soziologie*] publiées au sein des études préliminaires à la théorie de l'agir communicationnel (Jürgen Habermas, *Vorstudien und Ergänzungen zur Theorie des kommunikativen Handelns*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1984).

32 - Les leçons du séminaire comme les articles publiés ensuite sont, comme toujours chez Habermas, des discussions sur un auteur et un schéma d'analyse. Les séminaires sur la théorie du langage discutent ainsi Husserl, Wittgenstein, Chomsky, Peirce, Mead... À chaque fois, il s'agit de trier ce qui doit être rejeté et ce qui peut être conservé pour être incorporer à une théorie générale qui réagence les éléments. Par exemple, Habermas emprunte à Husserl la notion de

ne saurait être compris seulement comme le lieu de la vérité elle-même dépendant de la structure et du contenu de l'énoncé. En repartant de la théorie des actes de parole d'Austin et Searle, Habermas tente d'opérer un « tournant pragmatique » pour intégrer la dimension illocutoire du langage c'est-à-dire sa dimension performative d'acte. Habermas réfère donc le langage à la communication qui est elle-même entendue comme un processus d'entente entre des acteurs. Les individus tentent de coordonner leurs actions par la communication linguistique en s'adossant à un monde vécu. Si ce dernier ne parvient pas à créer spontanément une entente, il faudra enclencher un processus d'argumentation pour surmonter le désaccord initial et cela, sans garantie de succès automatique. C'est pourquoi la notion cardinale chez Habermas n'est pas le langage, mais la notion de *Diskurs* qui se situe à mi-chemin de ce que le français rend par la discussion et le discours. Les interactions quotidiennes médiatisées par le langage ne renvoient pas à la seule exigence de la vérité. Habermas démontre qu'elles renvoient plutôt à une procédure générale d'établissement de la validité. En parlant, les locuteurs émettent des prétentions à la vérité en lien avec le monde objectif, mais aussi des prétentions à l'authenticité en lien avec le monde subjectif de la personnalité et des prétentions à la justesse normative en lien avec le monde social de l'intersubjectivité. Leurs interlocuteurs peuvent accepter spontanément ces prétentions ou les soumettre au test de l'argumentation pour en partager éventuellement les raisons. Dans cette perspective, un glissement majeur s'opère : la théorie communicationnelle de la société ne passe plus par la voie d'une théorie de la connaissance, mais par la voie d'une théorie de l'action médiatisée par le langage.

Le chemin conduisant à reformuler une théorie générale de la société à partir de la raison communicationnelle était désormais balisé et même pavé. Il demeurait encore, à ce stade, des points cruciaux à développer. En particulier, Habermas se confronta tout au long des années 1970 à la théorie systémique, d'abord avec Niklas Luhmann puis avec Talcott Parsons. Les séminaires abordèrent massivement cette dimension qui donna naissance ensuite à la distinction cardinale entre le système et le monde vécu, à la dénonciation d'un risque de fonctionnalisation de la société à travers le thème de la « colonisation du monde vécu par le système » et qui fut le point de discord majeur entre les interprètes de sa théorie de l'agir communicationnel³³. En ce sens, la réorientation théorique ne s'opéra pas sans des remous internes sérieux.

Lebenswelt (monde vécu), mais il la réinterprète en la développant à partir d'une « pragmatique formelle ».

33 - Dans le tome 2 de la *Théorie de l'agir communicationnel*, Habermas affirme qu'il n'est pas possible de fusionner le point de vue de l'acteur et celui du système. En empruntant la notion de « système » à Luhmann et Parsons, il suggère une complémentarité des points de vue du « système » et du « monde vécu » tout en dénonçant le risque d'une fonctionnalisation totale de la société. Au sein de ses proches, une gauche habermassienne va alors se former durant le séminaire de Starnberg récusant l'utilisation de cette notion de système à moins qu'elle ne soit comprise comme reformulation de la théorie marxiste de l'aliénation. Cette « gauche habermassienne » (Tom Mccarthy, Hans Joas, etc.) y voit la preuve d'une nouvelle trahison libérale de Habermas. Sur ce débat, voir Axel Honneth et Hans Joas, *Communicative Action. Essays on Jürgen Habermas's The Theory of Communicative Action*, Cambridge, MIT Press, 1991.

Le séminaire Ferry : vers une lecture communicationnelle de la crise de l'euro

Le cas du séminaire Ferry répond à un autre enjeu que celui de Habermas ; il ne s'agissait pas de reconstruire une théorie dans son ensemble. Au contraire, ce cadre théorique existait déjà et avait fait ses preuves. Lors des discussions préalables au lancement du séminaire en avril 2011, Jean-Marc Ferry souligna la nécessité de se saisir de l'enjeu du moment que constituait la crise économique et singulièrement la crise de la zone euro³⁴. Plus largement, l'enjeu était de développer une lecture originale et profonde de l'Europe³⁵.

Dès sa conférence inaugurale, Jean-Marc Ferry souligna que comprendre l'Europe revient à rendre compte du lien entre la constitution d'une société politique et la construction d'une culture historique. Dans ce cadre, Ferry juge que l'histoire européenne, une fois réfléchie, nous lègue trois principes fondamentaux : (a) le principe de civilité analysé par Norbert Elias et qui prévaut depuis le 16^e siècle ; (b) le principe de légalité mis en exergue par John Locke au 17^e siècle qui implique une protection de l'individu face au pouvoir politique ; (c) le principe de publicité dégagé par Kant au 18^e siècle et redécouvert par Habermas. L'ensemble constitue une base normative à partir de laquelle il est possible de juger de la construction européenne ici et maintenant.

Ensuite, Jean-Marc Ferry défend l'idée que l'Europe est une construction politique d'un nouveau genre et qu'elle n'a pas vocation à dupliquer la matrice étatique et notamment à devenir un État fédéral. Ce fut là précisément un point de désaccord persistant avec Habermas qui se rangea derrière l'avis de Ferry seulement récemment admettant que l'Europe est « un système à plusieurs niveaux, ce qui ne veut pas dire qu'il faille, pour autant, la concevoir comme une république fédérale *incomplète*³⁶ ». Au contraire, l'Europe doit être comprise dans une logique de cosmopolitisme procédural c'est-à-dire que « le

34 - La discussion fut assez intense dans la mesure où son équipe lui objectait le risque de voir la corporation des « économistes » rejeter ces travaux parce que non issus du sérail. Ferry répondit que l'économie n'appartient pas aux économistes et que la logique d'ensemble du système économique lui paraît accessible « à un étudiant bien formé de deuxième année ».

35 - Jean-Marc Ferry a investi la question européenne, depuis le début des années 1990, lorsque François Furet le sollicita pour un premier débat théorique à l'occasion du traité de Maastricht. Son opposition au souverainiste Paul Thibaud fut ainsi publiée dans *Discussion sur l'Europe*. En trente-cinq ans, Ferry publia 5 livres en nom propre sur l'Europe, une soixantaine d'articles scientifiques, 5 ouvrages collectifs, il réalisa des dizaines d'entretiens et d'articles de vulgarisation ou de prise de position et une centaine de communications dans des colloques aux quatre coins de l'Europe. Voir notamment : Jean-Marc Ferry et Paul Thibaud, *Discussion sur l'Europe*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Liberté de l'esprit », 1992 ; Jean-Marc Ferry, *La question de l'État européen*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 2000 ; Jean-Marc Ferry, *Europe, la voie kantienne. Essai sur l'identité postnationale*, Paris, Éditions du Cerf, coll. « Humanités », 2005 ; Jean-Marc Ferry, *La République crépusculaire. Comprendre le projet européen in sensu cosmopolitico*, Paris, Éditions du Cerf, coll. « Humanités », 2010 ; Jean-Marc Ferry, *L'Europe interdite*, Paris, Les Éditions de Passy, 2012. Pour une vue d'ensemble de la philosophie de l'Europe de Ferry, voir Arnauld Leclerc, « Prendre l'Europe au sérieux. Penser philosophiquement un objet politique non identifié », in Quentin Landrenne (dir), *La philosophie reconstructive en discussion. Dialogues avec Jean-Marc Ferry*, Éditions du Bord de l'eau, 2014, p. 121-176.

36 - Jürgen Habermas, *La constitution de l'Europe*, trad. fr. Christian Bouchindhomme, Paris, Gallimard, 2012, p. 99.

cosmopolitisme ne revendique pas la fondation *ex nihilo* et miraculeuse d'un État mondial. Il se limite à formuler un principe civilisateur, une idée directrice de l'intensification de la garantie des droits humains par la construction de communautés politiques d'États démocratiques, par la construction d'une Cité des peuples³⁷. » Dans cette perspective, l'Europe expérimente une intégration horizontale entre les peuples et les États européens et non une intégration verticale au moyen de la constitution d'un pouvoir central.

Même esquissé aussi brièvement, ce cadre théorique d'analyse impliquait immédiatement une série de conséquences sur la crise de la zone euro et sa solution. Par exemple, le refus de construire l'Europe par la consolidation verticale d'un pouvoir central amenait à critiquer radicalement la solution adoptée par l'Union européenne lors de la crise. En effet, la solution européenne de sortie de crise fut constituée par le « Six pack » adopté en octobre 2011. Selon ce texte, la dette publique ne doit pas excéder 60 % du PIB et il est fait obligation aux États de réduire, chaque année, de 5 % l'écart entre leur dette effective et le plafond des 60 %. L'essentiel du « Six pack », quatre articles sur les six, consiste dans l'énoncé de mesures disciplinaires et de sanctions. Les participants au séminaire soulignèrent tous le caractère pro-cyclique de la réponse qui tendait donc à généraliser une politique très stricte d'austérité budgétaire engendrant un recul important des États sociaux en Europe. Surtout un tel dispositif ne pouvait fonctionner que s'il était agencé d'en haut. D'où le débat grandissant dans les années 2011 et suivantes autour du « fédéralisme exécutif » c'est-à-dire de la nécessité d'instaurer « un gouvernement économique de la zone euro ». Au sein du séminaire, ce schéma fut souvent contesté comme peu démocratique puisque les peuples sont tenus à l'écart de cette discussion, mais il est apparu aussi non conforme à l'idée d'une institutionnalisation de la reconnaissance réciproque. En réalité, il procédait, pour Jean-Marc Ferry, de la matrice « État » projetée sur l'Union européenne.

Le séminaire aborda également longuement la question des causes de la crise de la zone euro. L'enjeu était alors de comprendre comment on était passé d'une crise de l'endettement des ménages américains à une crise des liquidités bancaires puis à une crise de l'endettement public des États de la zone euro ? Lors des débats dans le séminaire, quatre mécanismes furent avancés par les différents participants et par la littérature grise et discutés. Premièrement, l'explication par le coût du sauvetage financier des banques par les États fut rapidement écartée. Les banques avaient, en effet, très vite remboursé et les États eurent souvent un gain. Ce n'était donc pas la cause réelle de l'endettement public. Deuxièmement, l'explication par la mauvaise gestion des États du Sud – les célèbres PIGS pour *Portugal, Italy, Greece and Spain* – tourna également court. Hormis pour la Grèce, les dépenses publiques avaient fortement reculé durant les dix années précédant la crise. Troisièmement, la financiarisation du financement des États implique que ceux-ci ne se financent plus directement auprès d'une banque centrale, mais auprès des banques privées qui elles-mêmes se financent auprès des banques

37 - Francis Cheneval, *La Cité des peuples*, Paris, Éditions du Cerf, 2005, p. 255-256.

centrales. Pisani-Ferry dénonça ici une « interaction perverse » conduisant à des enrichissements indus des banques par le jeu des taux d'intérêt et des primes de risque³⁸. La discussion montra cependant que l'on expliquait ainsi uniquement une part résiduelle du problème de l'endettement public. Quatrièmement, plusieurs économistes dont Patrick Artus relevèrent les trajectoires divergentes du Sud et du Nord de la zone euro. Le Nord (l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Autriche, la Finlande, la Belgique) a des capitaux abondants à investir donc une recherche et une innovation plus importantes, une main d'œuvre plus qualifiée, etc. Par conséquent, le Nord s'est spécialisé dans la production industrielle (souvent haut de gamme) qui est exportable vers le reste de l'Europe mais aussi vers les pays émergents dont l'Asie. Les coûts de production y sont contrôlés et les excédents extérieurs sont importants. Le Sud dispose à l'inverse de peu de capitaux mobilisables, d'une main d'œuvre moins qualifiée, d'une plus faible capacité d'innovation. Aussi le Sud s'est-il spécialisé dans les services non exportables. Ces économies ont un problème de compétitivité-coût et présentent de nombreux déséquilibres macro-économiques.

Si l'analyse du diagnostic et la critique de la réponse européenne fit l'objet d'un large consensus au sein du séminaire, en revanche, les solutions de sortie de crise furent très divergentes³⁹. À ce stade, le philosophe reprit la main. À partir des travaux de Claus Offe et Jürgen Habermas sur la notion de crise⁴⁰, il interpréta la crise de la zone euro comme le premier moment d'une crise plus globale touchant au sens même du projet européen. Non seulement, l'Europe manifestait un déficit de solidarité, mais elle ne fournit aucune réponse commune face à la mondialisation. Le scénario de sortie de crise proposé fut donc très lourd et ambitieux. Sur le volet conjoncturel, Ferry défendit une politique néokeynésienne à l'échelle européenne reposant sur le mécanisme original d'une « relance tournante ». Chaque État en situation d'excédent structurel devrait relancer sa consommation et son investissement. L'interpénétration des économies européennes ferait le reste afin de permettre au Sud de mener une politique de rigueur sans basculer dans l'austérité. Sur le volet structurel, Ferry amorça un programme de réorganisation des institutions afin de les démocratiser et de favoriser une intégration horizontale entre les peuples. Il soutint également la nécessité d'instaurer, à terme, des minima sociaux, environnementaux, éducatif et de santé qui soient transversaux en guise de réponse européenne à la mondialisation⁴¹.

38 - Intervention de Jean Pisani-Ferry, « La crise de l'euro », 15 juin 2012.

39 - L'analyse des différentes options a été opérée au sein du séminaire et reprise dans le chapitre conclusif de Jean-Marc Ferry, *L'Europe interdite*, Paris, Éditions du Passy, 2012, p. 144-161.

40 - Voir Claus Offe, *Strukturprobleme des kapitalistischen Staates*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1972 et Jürgen Habermas, *Raison et légitimité*, trad. fr. Jean Coste, Paris, Payot, 1978, p. 68-132 et Jean-Marc Ferry, « Approches différentielles de la notion de crise », *Revue économique et sociale*, dossier « Crise et communication », vol. 72, n° 3-4, sept.-déc. 2014, p. 45-54.

41 - Une partie de ces propositions furent discutées dans les séminaires et colloques durant les années suivantes en particulier sur une allocation universelle européenne et sur l'organisation politique des institutions.

Le rôle du séminaire dans le processus de construction d'une « école de pensée »

Le séminaire est aussi un lieu de socialisation autour d'une figure intellectuelle majeure. Sous cet angle, il est le point départ d'un processus de partage d'arguments, de conceptions et de diffusion, de dissémination et de constitution d'une « école de pensée ».

La socialisation académique : le processus de dissémination

Le séminaire est le lieu d'un échange construit avec ses collaborateurs, assistants, doctorants et post-doctorants et même parfois ses étudiants moins avancés. L'ensemble forme un groupe stratifié qui pénètre progressivement dans les sous-bassements d'une pensée structurée à la cohérence systémique très élaborée. Tant pour Jürgen Habermas que pour Jean-Marc Ferry, le séminaire n'est pas à proprement parler un lieu de co-construction d'une conceptualisation. L'un et l'autre sont des philosophes reconnus dont l'œuvre est caractérisée par un souci de cohérence systémique et dont la parole fait autorité auprès des publics invités au séminaire. La discussion se présente donc toujours comme une forme d'amendement à la marge. Les interventions des uns et des autres permettent surtout d'identifier des contre-arguments, des oppositions potentielles, de tester certaines formulations auprès des différents publics. Il s'agit d'une sorte de mise au point finale du discours avant sa diffusion vers un public plus large. Mais le séminaire est aussi l'occasion de trouver des relais de la théorie développée. Cette fonction de « relais » recoupe plusieurs rôles possibles : le participant peut endosser et consolider la philosophie d'ensemble ; il peut la prolonger ou l'approfondir dans un domaine particulier ; il peut la contester tout en considérant le discours du philosophe comme un modèle d'analyse reconnu contre lequel il se définit. C'est en ce sens aussi que le groupe des participants se trouve stratifié.

Dans le cas de Habermas à Starnberg, son équipe de collaborateurs mobilisa près de vingt-cinq assistants sur la durée, compte tenu du renouvellement. Habermas n'eut de cesse de renforcer cette équipe en faisant revenir auprès de lui des assistants qu'il avait eus à Francfort. C'est ainsi que Claus Offe le rejoignit ou que Albrecht Wellmer fut contacté et qu'une négociation fut entamée – alors qu'il enseignait à Toronto – sans qu'elle puisse aboutir. Mais il fit aussi appel à des philosophes moins étroitement liés à lui comme Ernst Tugendhat⁴². Ce petit groupe autour du maître possédait déjà une attractivité réelle. Le jeune chercheur américain Thomas MacCarthy qui était assistant à l'université de Munich fréquenta ainsi souvent l'institut de Starnberg aux débuts des années 1970. Il se transforma en épigone de Habermas, traduisant ses livres, commentant ses analyses et prises de position et fut même le premier à annoncer les contours de la future théorie de l'agir communicationnel⁴³. Son exemple fut

42 - Stefan Müller-Doohm, *Jürgen Habermas. Une biographie*, op. cit., p. 190-191.

43 - Voir son dernier chapitre de Thomas MacCarthy, *The Critical Theory of Jürgen Habermas*, Cambridge, MIT Press, 1978. Ce premier ouvrage sur l'œuvre de Habermas fut si important qu'il fut traduit en allemand et en espagnol. MacCarthy prit ensuite la tête des « habermassiens de

suivi par beaucoup d'autres ensuite qui firent ce que l'on peut appeler un « pèlerinage » auprès du penseur, se socialisèrent à son groupe et à ses discussions avant de se transformer en relais de l'œuvre de Habermas dans leur propre pays. Au-delà de ce cercle des habitués, Habermas recourut fréquemment à des invitations de chercheurs pour stimuler le débat. L'ambiance déviante de Starnberg le conduisit ainsi à inviter en quelques mois des figures intellectuelles majeures comme Herbert Marcuse, Charles Taylor, Aaron Circourel, Lawrence Kohlberg, Niklas Luhmann, Alain Touraine⁴⁴, etc. Apparût ainsi une communauté élargie qui à la fois alimenta la discussion au sein des séminaires et fut le vecteur d'une reconnaissance des travaux de Habermas à l'extérieur.

Mutatis mutandis, le séminaire Ferry opéra selon la même logique. Autour du philosophe, un premier cercle d'habitués participe de manière très régulière aux travaux de la chaire de philosophie et notamment aux séminaires. Outre l'équipe à Nantes figurent dans ce premier groupe notamment Justine Lacroix et Jean-Yves Pranchère à Bruxelles, Francis Cheneval à Zürich, Mark Hunyadi à Louvain, Kalypso Nicolaïdis à Oxford, Graziano Lingua à Turin, Janie Pelabay à Science Po Paris. Un second cercle inclut les partenaires du dialogue philosophique et politique sur l'Europe. Ils sont de deux types différents. Les uns sont des partenaires réguliers parce qu'ils ont un discours très construit sur l'Europe et souvent entretiennent des liens établis avec Jean-Marc Ferry. Dans cette catégorie, entrent par exemple des figures intellectuelles comme Étienne Balibar, Paul Magnette, Paul Thibaud ou le regretté Étienne Tassin. Les autres sont, à l'origine, des partenaires occasionnels parce qu'ils sont spécialistes d'une lecture disciplinaire. Ainsi lorsque le séminaire se pencha sur la crise de la zone euro, il accueillit des économistes aux profils très différenciés : des hétérodoxes « atterrés » comme Dany Lang ou Christophe Ramaux, des hétérodoxes souverainistes comme Jean-Luc Gréau qui œuvra au MEDEF, des orthodoxes comme Jean Pisani-Ferry, des figures atypiques et inclassables comme Gaël Giraud ou Massimo Amato. Un troisième cercle plus flou peut être repéré dans les étudiants, doctorants et post-doctorants qui participèrent régulièrement à ces réunions. À partir de 2015, ce groupe fut systématiquement renforcé par l'invitation à chaque séance d'un « chercheur junior » venant discuter les travaux en cours. Les étudiants avancés assistèrent plus au séminaire qu'ils ne participèrent réellement aux débats. Chaque année, quelques-uns d'entre eux eurent recours à ces matériaux et à la lecture de l'Europe opérée par Ferry dans les propres travaux académiques. Au total, plusieurs milliers de personnes en Europe sont informées du programme annuel du séminaire et du déroulement de chaque séance par le biais de listes de diffusion et des réseaux sociaux.

gauche » qui critiquèrent son orientation trop « libérale ». Il traduisit notamment les travaux de Habermas sur la crise économique des années 1970 et sa *Théorie de l'agir communicationnel*. Il joua un rôle très actif dans la promotion de Habermas aux États-Unis en particulier lorsqu'il fut en poste à Northwestern University à partir de 1985.

44 - Cité par Müller-Doohm sur la base de ses entretiens avec Claus Offe et Gunther Frankenberg. Voir Stefan Müller-Doohm, *Jürgen Habermas. Une biographie, op. cit.*, p. 200-201.

L'expérience montra que de nombreux interlocuteurs avaient identifié par ce biais les travaux menés et conservaient un œil dessus. La participation même très occasionnelle renforce ce mécanisme de reconnaissance au point de stabiliser une communauté élargie aux contours flous centrée sur un objet, l'Europe, et une lecture cosmopolitique.

La valorisation académique : le processus de publication

Pour le chercheur, l'Université contemporaine se caractérise par le principe *Publish or Perish*⁴⁵. Une position de leadership dans le champ de la recherche ne s'acquiert donc que par une intense activité de publication qui prend désormais la forme d'une véritable chaîne de production allant du *working papers* jusqu'au livre édité. Or, sous cet angle, le séminaire de recherche se révèle être l'atelier de fabrication qui alimente cette chaîne de production.

Habermas a, très tôt, saisi ce nouveau régime de fonctionnement de la recherche. Sans doute, son handicap en matière de communication orale fut à l'origine d'un privilège conféré à l'écrit qui a pu confiner à une certaine « graphomanie ». Habermas le reconnut lui-même :

Il se peut, par ailleurs, que mon handicap explique que j'aie, ma vie durant, été convaincu de la supériorité de l'écrit sur l'oral. La forme écrite masque les défauts liés à une oralité précaire. J'ai toujours plutôt évalué mes étudiants sur leurs travaux écrits que sur leur participation, quand bien même brillante, aux discussions du séminaire⁴⁶.

Pour Habermas comme pour Ferry, le texte écrit est donc la matière première du séminaire tandis que la performance orale demeure seconde. Il est possible de reconstituer le circuit de diffusion de la pensée écrite de Habermas. La phase initiale est celle de la préparation du séminaire durant laquelle le philosophe se retire chez lui pour écrire. Chaque texte est ensuite mis en discussion au sein du séminaire ce qui conduit à des séries d'amendements, de corrections. À partir de là, le philosophe utilise ses participations à des congrès et colloques pour réitérer publiquement une ou des conférences prélevées sur les matériaux du séminaire. Cela conduit ensuite à une première publication de ces textes dans les revues allemandes de référence – généralement les grandes revues de philosophie. Le même matériau peut aussi servir pour des interventions plus polémiques soit dans le champ académique, soit dans le champ politique. Par exemple, les séminaires sur la théorie du langage à partir de 1968

45 - L'expression semble remonter aux années 1930. Elle est présente, dès 1942, dans un ouvrage d'un élève du sociologue des sciences américain Robert Merton : Logan Wilson, *The Academic Man*, New York, Oxford University Press, 1942. Wilson devint président de l'Université du Texas puis du Conseil américain de l'éducation. Voir Eugene Garfield, « What is the primordial reference for the phrase "Publish or Perish"? », *The Scientist*, vol. 10, n° 12, 10 juin 1996, p. 11. L'expression revint à l'avant-scène aux cours des années 1990 pour désigner la pression académique croissante à la publication mesurée essentiellement de manière quantitative.

46 - Jürgen Habermas, « Espace public et sphère publique politique », trad. fr. Christian Bouchindhomme, *Esprit*, n° 8, 2015, p. 18. Il s'agit de la traduction de la conférence donnée le 10 novembre 2004 pour la réception du prix Kyoto de la Fondation Inamori.

font émerger la notion de « situation idéale de parole » qui apparaît comme l'idée régulatrice impliquée négativement par une communication systématiquement déformée qui elle-même procède d'une reformulation linguistique de l'idée de domination. Cette notion fut de plus en plus développée dans une série de textes publiés au tournant des années 1970⁴⁷. Mais Habermas la convoqua également pour critiquer le dernier livre de Arnold Gehlen en 1970 et ainsi mettre en cause son anthropologie pessimiste et sa vision conservatrice. Ce texte initia un débat avec des prises de position d'autres chercheurs comme Rüdiger Altman, des échanges personnels avec le sociologue Helmut Schelsky qui se rangea derrière Habermas. Un article du *Spiegel* rendit compte de ce débat⁴⁸. En ce sens, la publication des travaux du séminaire sous la forme d'articles scientifiques n'exclut pas une interpellation polémique à destination de la communauté des chercheurs visant à alimenter le débat et tester les réactions. À ce stade, les conférences prononcées sont devenues des articles publiés en Allemagne. Dans le même temps, Habermas profita de ses invitations fréquentes à l'étranger ou de ses participations à des colloques pour formuler en anglais la partie la plus importante de ces matériaux. À leur tour, ils firent l'objet d'une publication dans le monde anglo-saxon assurant ainsi le développement de commentaires sur ces propositions théoriques. Dans les années 1970, ce furent ainsi principalement les revues proches de la gauche radicale comme *Telos*, *New German Critique* et la *New Left Review* qui assurèrent l'essentiel de la traduction des articles de Jürgen Habermas et la publication des commentaires sur ses orientations théoriques⁴⁹. La dernière étape vise, quelques années après, à regrouper une série d'articles déjà publiés dans les revues pour constituer un livre, édité en Allemagne dans un premier temps, puis traduit dans toutes les principales langues notamment en anglais. Habermas est sans doute l'un des premiers intellectuels dont l'œuvre constituée d'une trentaine de livres repose principalement sur des recueils d'articles⁵⁰. Chaque livre déclencha alors une vague considérable de commentaires tant le succès grandissant de l'auteur alimenta, notamment aux États-Unis, une véritable industrie du commentaire dans les revues scientifiques les plus diverses.

47 - En particulier Jürgen Habermas, « La prétention à l'universalité de l'herméneutique » (1970), in Jürgen Habermas, *Logique des sciences sociales et autres essais*, trad. fr. Rainer Rochlitz, Paris, PUF, 1987, p. 270 ; Jürgen Habermas, « Théories relatives à la vérité » (1972), in Jürgen Habermas, *Logique des sciences sociales et autres essais*, *ibid.*, p. 320-328 ; Jürgen Habermas, *Sociologie et théorie du langage*, *op. cit.*, p. 115 et suiv.

48 - Sur ce débat, voir les précisions de Müller-Doohm qui accéda aux archives Schelsky et celles de Habermas : voir Stefan Müller-Doohm, *Jürgen Habermas. Une biographie*, *op. cit.*, p. 538-539 (n° 4).

49 - Assez logiquement, cela engendra des effets spécifiques de réception : les travaux sur la critique de la science, ceux sur la critique du capitalisme avancé eurent un écho bien plus grand ; ceux sur la théorie du langage furent, dans un premier temps, largement délaissés. À mesure que Habermas devint une « star internationale » de la philosophie, aux débuts des années 1980, les revues mobilisées se diversifièrent grandement.

50 - Sur près de 30 livres publiés en allemand et en français, seuls 3 sont des livres ne regroupant pas des articles : son habilitation sur *L'espace public* (1962), son *opus magnum* sur la *Théorie de l'agir communicationnel* (1981) et son traité intitulé *Droit et Démocratie* (1992). Il s'agit là malgré tout des trois monuments de la pensée de Habermas.

Là encore, le séminaire Ferry présente un circuit de production et de diffusion largement comparable à celui mis en place par Habermas. Les textes préparés pour le séminaire sont amendés, révisés à l'issue des discussions et des découvertes de nouveaux argumentaires. Ils deviennent la matière de conférences publiques réalisées au gré des multiples invitations et participations à des colloques. Ils font ensuite l'objet d'une première publication sous forme d'articles dans les revues scientifiques. Les principaux textes sont publiés à l'étranger souvent après la participation à une conférence sur place. Ils sont enfin intégrés à des livres publiés avec un léger décalage. Si le schéma d'ensemble est voisin, il faut malgré tout relever trois différences majeures. Premièrement, Jean-Marc Ferry ne publie pas des recueils d'articles. La matière des séminaires et les articles qui en sont issus servent de matériaux écrits pour une reprise partielle au sein de nouveaux développements écrits que constitue chaque livre. Par exemple, les trois séances du séminaire relatives à la notion de crise en 2012 furent l'objet d'une dizaine de conférences dans la même année engendrant ensuite trois articles scientifiques sur le sujet et finalement intégrées à l'ouvrage sur la crise économique de l'Europe⁵¹. Deuxièmement, les travaux du séminaire et les colloques associés sont systématiquement publiés sous forme d'un ouvrage collectif en plus des ouvrages individuels du philosophe. Troisièmement, la valorisation académique a désormais aussi pris la forme d'une publicisation des matériaux bruts notamment sur Internet. Les travaux du séminaire sont donc accessibles en ligne soit sous forme audiovisuelle⁵², soit sous forme de *working papers*.

La valorisation extra-académique

Last but not least, le séminaire est également le point de départ d'un processus de valorisation des travaux de recherche à destination de la société dans son ensemble. Cette exigence n'a cessé de se renforcer par la pression conjointe des financeurs de la recherche et des autorités universitaires.

Habermas échappa partiellement à cette logique à une époque où cette injonction était encore de faible intensité. Ce fut particulièrement vrai durant la décennie passée à l'Institut de Starnberg puisqu'il s'était retiré « dans la tour

51 - La notion de crise fut au centre des séances du 3 février, 17 février et 2 mars 2012. Elles furent reprises dans le cadre d'une intervention au CEVIPOF [2 mai 2012] puis à l'Académie royale de Bruxelles [24 août 2012], dans 6 leçons au sein d'un séminaire de l'Institut d'études européennes de La Sorbonne Nouvelle [3 octobre au 14 novembre 2012] puis lors d'un colloque et d'une conférence publique à Sofia en Bulgarie [1^{er} et 3 décembre 2012]. Ces matériaux furent partiellement publiés dans Jean-Marc Ferry, « Dire à la crise européenne ses quatre vérités », *Divinatio [Studia Culturologica Series]*, n° 37 [printemps-été], 2013, p. 17-27 [une version bulgare de ce texte fut également publiée] et dans Jean-Marc Ferry, « Approches différentielles de la notion de crise », *Revue économique et sociale*, vol. 72, n° 3-4, sept.-déc. 2014, p. 45-54. Finalement, ces éléments se retrouvent dans Jean-Marc Ferry, Arnauld Leclerc, Marie Auffray-Seguette (dir.), *L'Europe. Crise et critique*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. « Philosophie appliquée », 2015.

52 - Notons que ces enregistrements n'intègrent malheureusement que la partie « exposé » et rarement la phase de discussion organisée avec le public. Voir : <https://alliance-europa.eu/fr/chaire-de-philosophie-de-leurope/> (consulté le 3 février 2018).

d'ivoire de la recherche en sciences sociales⁵³ ». Sans doute, ce phénomène fut-il compensé par ses interventions « politiques » récurrentes dans la presse quotidienne. La fréquence de celles-ci le conduisit à éditer, à partir de 1981, une multitude de « petits écrits politiques⁵⁴ ». Si Habermas chercha à introduire en Allemagne la figure française de l'intellectuel engagé⁵⁵, en revanche, il ne dérogea pas à la tradition allemande d'une autonomie certaine de l'Université vis-à-vis de la société dans son ensemble.

Il en alla tout autrement avec le séminaire Ferry au tournant des années 2010. Entre 2011 et 2014, l'équipe de la chaire de philosophie de l'Europe réalisa 38 interventions dans les médias (presse écrite, radios, télévision, internet). Elle communiqua également à 51 reprises dans des manifestations organisées par la société civile. À l'inverse, elle associa à 47 reprises des membres de la société civile à ses propres activités. Tous les *Kolloquiums* prolongeant le séminaire incorporèrent des acteurs politiques très impliqués sur les questions européennes⁵⁶, des responsables d'associations et d'organisations non gouvernementales⁵⁷. Une série de liens et de relais furent ainsi constitués ou consolidés permettant aux travaux menés dans le séminaire de dépasser les cercles habituels de la recherche spécialisée.

Conclusion

Le séminaire a été promu par Humboldt dans sa conception moderne de l'Université parce qu'il était le lieu permettant de saisir le questionnement à l'œuvre et la pensée en train de se constituer, de se dérouler sous les yeux même des étudiants qui pouvaient alors librement y contribuer et s'en inspirer.

53 - C'est le titre du chapitre 6 de la biographie de Müller-Doohm. Ce dernier évoque une lettre publiée dans le journal des étudiants de Francfort, le 18 février 1971, accusant Habermas de trahir l'idéal moderne de l'Université articulant enseignement et recherche et d'entrer en contradiction avec les réformes de l'Université qu'il prônait en 1968 et 1969. Non sans ironie, Habermas répliqua en soulignant qu'il pouvait être utile pour les étudiants, les collègues et lui-même de voir se retirer de la scène francfortoise une personnalité catalysant les projections des uns et des autres. Voir Stefan Müller-Doohm, *Jürgen Habermas. Une biographie*, op. cit., p. 191.

54 - Les *Kleine Politische Schriften* furent tous publiés chez Suhrkamp à partir de 1981. Il en existe à ce jour 13 volumes. Ces textes furent très partiellement publiés en France dans la Collection « Passages » aux Éditions du Cerf.

55 - Sur ce point, voir Arnauld Leclerc, « L'importation en Allemagne de la figure de l'intellectuel engagé : l'exemple de Jürgen Habermas », in Arnauld Leclerc et François Hourmant (dir.), *Les Intellectuels et le pouvoir. Déclinaisons et mutations*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, p. 143-161.

56 - Parmi eux citons des figures européennes comme Daniel Cohn-Bendit, l'ancienne présidente du parlement portugais (Maria De Assuncao Esteves), l'ancienne présidente de la Suisse (Micheline Calmy-Rey), des députés européens (Henri Weber, Jean-Louis Bourlange, Francis Wutrz, Alain Lipietz, Isabelle Durand, Sylvie Goulard, Elisabeth Guigou...) ou le Premier ministre français (Jean-Marc Ayrault).

57 - Parmi eux, citons Martin Koopman (directeur de la Genshagen Stiftung), Marc Leclerc (responsable d'ATD Quart-Monde), Catherine Lalumière et Martine Buron (toutes deux furent présidente de la Fédération des maisons de l'Europe), des responsables syndicaux, des hauts fonctionnaires...

C'est désormais seulement dans des formes singulières (le séminaire de recherche, le séminaire doctoral) qu'une telle logique demeure à l'œuvre.

Les exemples du séminaire Habermas durant la décennie 1970 et du séminaire Ferry dans les années 2010 attestent de ce que le séminaire peut être un outil permettant d'ausculter le processus de construction d'une pensée, de son éventuelle réorientation ou de sa mise en œuvre sur un objet particulier. Il est le lieu d'interactions nombreuses et denses forgeant une communauté aux contours flous et fluctuants. Il est le lieu des tâtonnements, mais où se stabilisent aussi des intellections, des intuitions qui se transforment en argumentations et en convictions. Deux éléments viennent cependant limiter la portée de cet espace d'interaction intellectuelle : d'une part, la qualité des relations humaines et des affinités entre les participants joue un rôle décisif. Les tensions au sein du groupe Habermas à Starnberg ont conduit à suspendre le séminaire. Le processus de construction intellectuelle est alors passé par d'autres canaux et notamment en se reposant sur quelques collaborateurs estimés. Autour de Jean-Marc Ferry, les débats se sont montrés parfois beaucoup plus constructifs au restaurant que dans la partie publique du séminaire lui-même. D'autre part, le séminaire demeure largement un espace dans l'ombre. Les archives sont souvent partielles et nécessitent d'être recoupées par d'autres matériaux comme des entretiens avec les participants.

Si le séminaire peut éclairer l'acte de penser, il est en revanche beaucoup plus sûrement un instrument permettant de mesurer les transformations de l'Université et, au-delà de la société. Symbole de l'« aristocratie de l'esprit » au 19^e siècle, le séminaire s'est transformé en véritable entreprise intellectuelle qui débouche sur une production intensive d'écrits scientifiques conformément à la logique quantitative de l'excellence prescrite au sein du monde académique. Le séminaire met désormais en scène son propre processus de production conformément à la logique de la transparence traversant la société. Sous cet angle, les mutations du séminaire symbolisent la prise de distance opérée à l'égard du modèle humboldtien d'Université et son arraisonnement par la « société de la connaissance », fut-ce au corps défendant de philosophes comme Habermas ou Ferry.

AUTEUR

Arnauld Leclerc est professeur de sciences politiques à l'Université de Nantes et titulaire, depuis 2017, de la chaire Jean Monnet « Telos, Ethos, Nomos de l'Europe ». Ses travaux portent sur la théorie politique de l'intégration européenne et, en particulier sur le modèle du « cosmopolitisme procédural » développé par Jürgen Habermas et Jean-Marc Ferry. Il a publié récemment *L'Europe : crise et critique* [Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2015] avec Jean-Marc Ferry et *Les Religions en débat dans les sociétés sécularisées* [Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2018 à venir] avec Tristan Storme et Jean-Marc Ferry.

AUTHOR

Arnauld Leclerc is Professor of Political Theory at the University of Nantes and was awarded in 2017 a Jean Monnet Chair in "Telos, Ethos, Nomos of Europa". His work focuses on Political Theory of European Integration and, especially on the Procedural Cosmopolitanism Model developed by Jürgen Habermas and Jean-Marc Ferry. He has recently coedited *L'Europe : crise et critique* [Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2015] with Jean-Marc Ferry and *Les Religions en débat dans les sociétés sécularisées* [Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2018, forthcoming] with Tristan Storme et Jean-Marc Ferry.

RÉSUMÉ

Vers une théorie communicationnelle de la société. Les séminaires de Jürgen Habermas et Jean-Marc Ferry comme outils d'élaboration conceptuelle

Cet article étudie le rôle du séminaire de recherche au sein de la théorie communicationnelle de la société défendue par Habermas et Ferry. Il démontre que ce rôle est largement conditionné par le contexte historique dans lequel le philosophe agit et réfléchit en explorant les séminaires de Habermas aux débuts des années 1970 et ceux de Ferry aux débuts des années 2010. Malgré tout, le séminaire apparaît comme un lieu d'élaboration et de stabilisation de la pensée permettant à l'historien des idées d'éclairer partiellement le processus de fabrication de la philosophie. En même temps, le séminaire constitue un lieu de socialisation à une école de pensée et de diffusion de celle-ci reflétant la mutation des impératifs pesant sur la recherche académique.

ABSTRACT

Toward a Communicative Theory of Society. Jürgen Habermas's and Jean-Marc Ferry's Seminars as a Building Conceptual Device

This article focuses on the role of the research seminar in the development of the communicative theory of society supported by Habermas and Ferry. Contrasting Habermas's seminars in the early 1970s and the Ferry's Seminars in the early 2010s, this article shows that the historical context have a great influence on the way of acting and thinking of the philosopher. Nevertheless, the Seminar appears as a place of elaboration and stabilization of the thought allowing the historians of ideas to light up partially the making of philosophy. The Seminar is also a place of socialization to a theoretical school and a distribution channel for this intellectual tradition in relation to the changing imperative driving the academic field.